

Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 63 (1975)

Heft: 5

Artikel: Laurence, une femme capable de dépression

Autor: Reymond, Ch.

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-274149>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ETRANGER

Le « Questionnaire » Simone de Beauvoir à la TV française

A VOUS MESSIEURS DE FAIRE LA VAISSELLE

Vingt-cinq ans ! Dire qu'il aura fallu attendre plus de vingt-cinq ans, un quart de siècle, pour découvrir vraiment Simone de Beauvoir à l'écran. Pour l'entendre nous parler du *Deuxième sexe*, livre-clé, livre-référence des féministes du monde entier.

Jean-Louis Servan-Schreiber l'a comparée, en guise d'introduction à son « Questionnaire », au *Capital* de Karl Marx. Il a raison. Ce n'est pas exagéré. On mesure encore mal en France, les formidables répercussions du Mouvement de libération de la femme.

A côté de l'énorme remue-ménage du Women's lib aux USA, les prises de position des femmes qui, chez nous, clament leur droit à la différence avant même d'avoir obtenu le droit à l'égalité, au nom de la féminité ou plutôt de la « féminitude » font figure de querelles byzantines, de vieilles et vaines discussions sur le sexe des anges.

« On ne naît pas femme, on le devient », écrivait en 1949 Simone de Beauvoir. La féminité n'est pas une donnée en soi. Une essence. C'est une donnée de l'existence. Un caractère acquis. Cette idée-force, appuyée par Jean Rostand et par Elena Belotti, auteur de *Deux côtés des petites filles*, la voilà rejetée par les femmes avant même d'avoir été acceptée par les hommes. Déboussolante accélération de l'histoire. En défendant un point de vue toujours aussi excessif, Simone de Beauvoir est encore obligée de se battre à l'avant-garde contre l'ennemi commun, mais est obligée déjà de se

défendre sur ses arrières contre ses propres troupes.

C'est aux « filles de la femme », toutes calquées, de génération en génération, sur un modèle dessiné par les hommes, confirmées dans des tâches improductives et subalternes, soumises à une dépendance complète, tant affective que financière, et menaces de divorce ou d'abandon sur le tard, que s'adresse l'auteur du *Deuxième Sexe*. Quel a été l'accueil réservé au *Deuxième Sexe* à sa sortie ? Mitigé. Surtout chez les communistes. Le parti subordonnait alors la lutte des sexes à la lutte des classes. Simone de Beauvoir était d'ailleurs assez de cet avis à l'époque. Elle estimait que la révolution entraînerait automatiquement l'émancipation de la femme. Elle ne le pense plus. L'exemple de l'URSS et des démocraties populaires, la fréquentation depuis 1968 de certains groupes gauchistes « où c'est l'homme qui fait le discours et c'est la femme qui le tape à la machine, où c'est l'homme qui mène la discussion et c'est la femme qui fait le café », l'ont persuadée de la nécessité d'une lutte autonome, spécifique.

Cette lutte a trouvé dans la plupart de pays occidentaux un terrain privilégié, et à présent — presque — conquis : le droit à l'avortement. Sur quel point faire porter demain le combat, lui demandera-t-on ? Dans l'ordre des revendications, quelle est la plus urgente, la plus spectaculaire ? Sa réponse surprise : exiger des hommes qu'ils participent aux soins du ménage !

Nous avons
lu pour vous

« Ainsi
soit-elle »

de
Benoite Groult

Editeur : Grasset.

Prix en Suisse : Fr. 21.—

Benoite Groult écrit fort bien, elle a une façon charmante de décrire les paysages de son enfance et de son adolescence.

« Ainsi soit-elle » est une excellente compilation de tout ce qui a été écrit sur le féminisme et le M.F. Elle a tout lu, cite ses sources, si bien que grâce à Benoite Groult il est facile de se documenter sur des ouvrages plus spécialisés. Benoite Groult fait l'historique des injustices qu'ont subies les femmes depuis des millénaires, et des raisons qui les ont empêchées de se développer. Ceci dit, je trouve qu'elle enfonce un peu des portes ouvertes : il n'est d'ailleurs pas souhaitable de perdre son objectivité, car les femmes deviendraient à ce moment-là aussi sectaires que les anti-féministes détestées.

Certes, au Moyen Age, les femmes souffraient terriblement de leurs accouchements, mais gardons le sens des proportions, c'était une période cruelle, et les hommes n'étaient pas mieux lotis : la torture et la question étaient monnaie courante, et les amputations sur champ de bataille sans anesthésie ne devaient pas être faciles à supporter.

Les peuplades noires pratiquent l'excision, c'est vrai, mais la circoncision des petits garçons ne doit pas être une partie de plaisir.

De même, Mme Groult se plaint que les journaux féminins soient idiots, mais la presse politique ou littéraire est aussi à l'attention des femmes ; de même que l'on trouve en masculin l'équivalent de ces journaux féminins méprisés : Playboy ou les journaux sportifs ne sont pas écrits pour des génies, et on y trouve aussi des recettes de cuisine et des « trucs » pour embellir son foyer.

Les hommes et les femmes sont humains, seulement, et portent des fardeaux communs. Le seul moyen pour les femmes, à mon sens, d'arriver à la collaboration dans l'égalité une fois obtenue l'égalité sociale et celle des salaires, est entièrement personnel : se faire respecter, elle, par son partenaire. On n'obtiendra rien par une litanie des avanies subies depuis 4 000 ans.

Livre très intéressant, donc, mais tout de même le livre dépassé des regrets d'une génération qui regrette le passé au lieu de regarder l'avenir.

Josette Zollikofer.

Laurence, une femme capable de dépression *

* Cf. Simone de Beauvoir, *LES BELLES IMAGES* (Gallimard, 1966).

Si la colère t'envahit, juge-la ! Bois un verre d'eau, fais quelques mouvements de gymnastique, il faut que tu dormes...

Ma dépression d'il y a cinq ans ? Affaire réglée.

Après dix ans de mariage, Laurence est une jeune femme heureuse : mari passionné pour son métier d'architecte, et toujours amoureux. Deux fillettes adorables qui travaillent bien en classe. Et un métier qui lui convient : dans une agence publicitaire, Laurence fait miroir de belles images de réussite et de bonheur au profit de nouvelles marques shampooing, sauce tomate... Mais, qu'importe le produit ? C'est la sécurité qu'elle promet, et qu'elle aime à sentir chez elle : chaleur, plénitude, « nid, cocoon ».

Il y a eu cette dépression il y a cinq ans. Bien sûr, certains jours, elle se sent moins en forme ; mais cela dure-t-il pas à chacun ? Il suffit d'y prendre garde, d'un peu de vigilance ». Ce mot vigilance résonne curieusement dans l'oreille du lecteur : vigilante, Laurence se protège derrière l'image d'une jeune femme qui choisit

de ne pas contrarier son entourage, qui modèle son comportement sur ce qu'on attend d'elle : aimant son travail, sa vie, jouant à la femme heureuse et se prenant au jeu.

Petite fille modèle, jeune fille parfaite, Laurence a toujours été une image.

« Toi, qu'est-ce que tu fais pour les gens malheureux ? »

Pourtant, les signes de la dépression sont là. Soudaine absence au réel d'autrui : comment peuvent-ils se passionner pour une nouvelle chaîne stéréo ? Qu'ont-ils que je n'ai pas ? Sentiment constant de répétition : dans un autre lieu, à la même heure, deux couples échangent les mêmes mots, s'extasient sur la même chaîne de stéréo. Et cette impression que tous les êtres sont interchangeables, qu'on ne choisit pas son conjoint, mais qu'il se trouve que c'est Jean-Charles qui est mon mari, et c'est tant mieux ! Mais pourquoi lui plutôt qu'un autre ? Est-ce que j'aime Jean-Charles d'amour ? Mais quelle importance a cette question puisque, toujours, nous vivrons ensemble ?

Laurence-image fait surface pourtant : ces symptômes dépressifs n'apparaissent pas à son entourage.

Une dépression non approfondie, on peut la refouler un temps. Mais l'enfant de Laurence la lui renvoie impitoyablement, en toute innocence : « Toi, qu'est-ce que tu fais pour les gens malheureux ? » Prise de court, Laurence continuera à jouer, elle invente des réponses tranquillisantes pour rassurer sa fille Catherine et elle-même sur le sort des malheureux : « Je pleurerai toute la journée si l'y avait des gens dont les malheurs soient sans remède : « Pourquoi existe-t-on ? Pourquoi les gens malheureux existent-ils ? Ces questions qui agitent Catherine réveillent l'angoisse de Laurence, que son entourage avait tout fait pour endormir. Et c'est, l'heure après l'autre, toutes les belles images d'un monde protégé et satisfait qui vont s'écrouler, car tous s'acharne à ouvrir enfin les yeux de Laurence : le sadisme de sa mère, une aristocrate plâtrée par son amant et qui se venge sur la nouvelle égérie en lui révélant des détails sortis : devant cette joie de faire mal, à l'ouïe de ces mots triomphants : « J'ai envoyé la lettre »,

que dire, que faire, sinon vomir d'angoisse et d'horreur ? A quoi s'ajoute l'insensibilité de Jean-Charles, qui, entre la mort d'un cycliste dans son tort et sa voiture intacte, n'hésite pas et qui accorde, au détriment de la maturité de sa fille, priorité à ses succès scolaires : « Je veux que ma fille réussisse dans la vie ».

Ah ! Comme ils s'arrangent bien tous pour ne pas être dérangés par la souffrance, les gens normaux qui, bien calés dans leur fauteuil, consomment les images d'horreur cadrées à la TV !

Et le vide aspire, étreint Laurence : vide du cœur que, malgré toutes les apparences de bonheur, aucun lien chaud et intime ne vient nourrir. Vide et mensonge de son métier de faiseuse d'images de bonheur.

Toutes les images ont volé en éclat !

« Moi, c'est foutu... Mais les enfants auront leur chance ».

Il reste à Laurence un dernier espoir : découvrir le secret de l'être qu'elle hérité le plus au monde, son père. Lui seul est différent des autres, lui seul est capable de rayonnement, lui seul dégagé un bonheur de vivre que Laurence ignore et recherche en

vain sur le visage de son mari et de ses connaissances. Ce voyage en Grèce, entre père et fille, ne sera-t-il pas l'occasion de connaître enfin le secret du père ? Il ne fera qu'accuser leur différence. Chacun vivra son voyage : le père s'enthousiasme pour les vieilles pierres toutes chargées d'histoire, la fille, indifférente au passé, approfondissant encore sa dépression. Une image de vie intense la fascinera : celle d'une petite fille transportée par la musique et dansant follement... Cette petite fille grandira ? Cette petite deviendra une adulte insensible ? Catherine, ma fille, je ne veux pas qu'on lui fasse ce qu'on m'a fait, qu'on lui bouché les yeux soit-disant pour la protéger du monde, je refuse qu'on la « confine » à un psychologue pour la « guérir » de sa sensibilité excessive, je refuse qu'on la prive de son amie Brigitte qui, la première, lui a ouvert les yeux. Quelle hypocrisie de prétendre protéger les enfants des tristesses de la vie, alors que c'est soi-même qu'on protège, qu'on sécurise, qu'on insensibilise, qu'on aseptise...

Contre tous, Laurence sort enfin de ses gonds, vomit sa colère et tient tête ; contre tous, Laurence choisit d'ouvrir tout de suite les yeux de sa fille : « Peut-être un rayon de lumière filtrera jusqu'à elle, peut-être elle s'en sortira ? »

Laurence-image reprend le comportement qu'on attend d'elle. Pour elle, pense-t-elle, c'est trop tard. Les yeux sont faits !

Ch. Reymond,

A la recherche
du temps à venir

Liberté ou discipline ?

Comme l'un ne va pas sans l'autre, ce sont les deux à la fois que je vous propose.

Puisque la liberté consiste à s'imposer volontairement des limites, j'ai fait un choix. Donc des sacrifices. Et telle une étudiante je me suis retrouvée dans une chambre sur la cour, plutôt un couloir de 2,30 sur 4, dans la rue Jacob à Paris. De la chance bien sûr, j'en ai eu puisqu'il s'agit du quartier le plus couru actuellement. A deux pas de la place Furstemberg, rendez-vous de tous les chiens avoisinants. Derrière St-Germain-des-Prés que je ne me lasse pas de contempler en buvant mon café avec deux croissants. Où ? Pas « Aux deux Magots » en tout cas où les prix varient à chaque fois. Mais dans le drugstore, en face, moins poétique, mais plus honnête.

Vivre au milieu des fruits multiples et des légumes arrangés avec quel art du marché Buci, des poissons toujours frais hélas pas inodores, des étagères de fleurs somptueuses, des galeries aux arrière-fonds érotiques, des magasins d'objets inutiles et dispendieux, quoi de plus enviable. Cette fameuse « atmosphère » dont parle Arletty, je suis m'en délecte, tandis que vous à Genève... Détrompez-vous. Je l'ai chèrement payée, croyez-moi. Il n'est pas dit que l'expérience vous aurait plu.

Que de nuits agitées il a fallu passer, que de réveils matinaux pour descendre (sans ascenseur) les 3 étages de l'hôtel où mon téléphone fonctionne mal, acheter le Figaro, cocher les petites annonces des locations meublées, s'installer dans une cabine après avoir essayé trois autres appareils en mauvais état, glisser la pièce, tourner le numéro à tel point illisible dans le journal qu'il faut jongler avec les lunettes pour le retenir, ignorer la file d'impétueux irrités qui attendent derrière moi et que je me garde bien de dompter. Ou le signal sonne « occupé », ou une voix sèche me propose d'aller à Mouton-Duverney consulter la Régie.

Traverser tout Paris, je l'ai fait pour m'entendre dire que ledit studio était déjà loué. Au bout de quinze jours j'avais compris. Et accepté de rencontrer une agence dans le quart d'heure qui a suivi mon appel. Et me voilà dans ce qui ressemble à un demi-compartiment très usagé de seconde classe. Sauf qu'au lieu de la banquette, je dois dormir sur un siège arrière d'une 2 CV qui se transforme en lit dépliant. Bardé de fer et si étroit que je puis à peine m'y tourner. Il me fera rêver à l'archipel Goulag jusqu'au jour où un divan m'aura été prêté par une amie compréhensive. Une table bancale et deux chaises, la mini-salle de bain comme la cuisine avec frigo semblent attendre une locataire naïve. Ce n'est certes pas mon cas mais avec un téléphone, j'ai un confort relatif et l'indépendance assurée. Qui valent bien un mois de commission, deux mois de garantie qui seront perdus et un mois de loyer à l'avance. De quoi m'alléger de près de 4 000 francs lourds.

Le manque d'espace m'oblige à mesurer l'importance de chacun de mes gestes. C'est invraisemblable ce que l'on égare de choses faute de pouvoir se retourner. Méthodique et organisée, il s'agit de le devenir. Studieuse aussi. Le recyclage laisse à désirer. Les réveils sont pénibles. Je pose pied gauche par terre et je décroche le téléphone, le droit et voici que le lampadaire vacille. Le radiateur électrique est glacé. La gymnastique matinale, une vraie gageure, ne peut se faire qu'après avoir placé meubles et livres sur le divan. Car je n'ai pas d'étage ni de penderie, ni de rideaux. Les vêtements font écran contre les deux fenêtres lorsque je m'habille. Bref, le spectacle en vaut la peine. Votre visite me fera plaisir.

Monique Barbey.